

— Vous me la donnez belle répond don Francisco aux amis étonnants qui gourmandent son apathie conjugale. Je voudrais bien vous y voir. Ayez donc beaucoup d'amour pour une enfant qui a hérité de toutes les grâces physiques et morales de Ferdinand VII ; donnez donc un fils à une princesse qui porte dans son sein les éléments de toutes les douleurs ! Ce qui distingue surtout mon épouse bien aimée, ce sont les yeux étincelants et le regard aride, terne et vide de son père ; son humeur revêche, opiniâtre, sa gaucherie, sa tête mobile sans noblesse et sans grâce, et, par dessus le marché, ses humeurs froides. Observez-la quelques instants, et, dans le froncement de ses sourcils, dans les nuages qui obscurcissent rapidement ses traits, vous ne tarderez pas à retrouver les indices de ce caractère chagrin, morose et dur, qui faisait de son auguste père l'être le plus désagréable et le plus brutal de toutes les Espagnes. Ajoutez que, déjà menacé d'une hydrocypis, mon épouse bien aimée n'a de goût décidé que pour les sucreries. Tous les meubles du palais en sont maculés ; elle en mange dans la salle du conseil et jusque sur le trône. Enfin, un faible irrésistible pour les diabolins est le trait le plus caractéristique de ma souveraine. Et voilà, cependant, ce qu'on m'a donné pour une charmante jeune fille, aux traits pétillants d'intelligence et de vivacité, quoique conservant un peu trop du type bourbonnien. Oui, certainement, je mourrai sans postérité, si l'on ne se hâte de séparer deux êtres si bien faits pour vivre éloignés l'un de l'autre. Peut-être même ce doux nom de père me serait-il refusé sans cela !

Ce n'est pas tout encore. Voilà que, non content de confier à quiconque ses déboires et ses dégoûts, don Francisco saisit la cour de Rome de la question, dépose ses chagrins les plus secrets dans le sein de l'Église, et supplie, à mains jointes, le souverain pontife de dissoudre un mariage qui le place dans l'alternative de passer sa vie en enfer ou de *se pétrir*.

Du reste, le désir d'une prompte séparation est mutuel, et la reine, de son côté, appelle à cor et à cris un divorce, à l'appui duquel elle excipe d'une multitude de nullités canoniques, plus ridicules les unes que les autres. La reine Christine seule est ébahie de tant de bruit, et ne comprend pas qu'il soit si difficile d'obtenir un héritier.

Or, vous devinez dans quelle confusion, dans quel dédale d'intrigues et de contre-intrigues, dans quel imbroglio sans issue, cette mésintelligence, à propos d'un enfant, plonge l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Europe entière ; car la stérilité du couple royal est d'une haute gravité pour l'Europe. Un enfant de moins, et tout est menacé dans cette partie du monde ; la guerre civile et la guerre étrangère, les révolutions intérieures et les tempêtes mugissent une fois encore aux oreilles des rois : un enfant de plus, Isabelle féconde, don Francisco valide, et, au dehors comme au dedans, le temps se calme, l'horizon se rassérène, les peuples s'apaisent, et les trônes se raffermissent. En un mot, les destinées de l'Occident dépendent d'un *moutard* plus ou moins bien constitué, ce qui constate d'une manière très-satisfaisante les progrès de la civilisation et les inappréciables bienfaits des divers régimes constitutionnels sous lesquels l'Europe moderne a le bonheur de vivre.

En attendant que Pie IX résolve la difficulté canonique portée à son tribunal, ou que don Francisco se décide à faire son devoir, l'Espagne recommence à se décomposer ; les haines et les espérances s'y réveillent plus vivaces que jamais ; les intrigues et les

complots se croisent et se heurtent en tous sens ; don Enrique, qui avait cependant bien mérité de la cour de l'Escorial, puisqu'il lui avait vendu ses amis, est chassé par elle, et réduit à chercher une seconde fois un azile en France ; la guerre civile se rallume dans la Catalogne et la Navarre ; Cabrera franchit les monts, et arbore le drapeau de la loi salique ; le comte de Montemolin se prépare à se rendre en Espagne, après avoir, dit-on, reçu la main de la princesse Marie, fille du duc de Cambridge, oncle de la reine Victoria ; son frère a déjà épousé, il y a quinze jours, une archiduchesse d'Autriche, belle-sœur du duc de Bordeaux ; la nation espagnole commence à trouver mauvais que ses destinées soient la proie de la politique de M. Guizot, et il ne serait pas étonnant qu'elle se décidât à secouer la vermine qui la ronge ; Christine nous ramène ses vertus, son Mugnoz et ses petits adultérins ; toutes les grandes puissances font des emprunts, lèvent des armées, et nous toisent insolemment de la tête aux pieds.

— Les premiers beaux jours paraissent devoir faire pousser sur la terre officielle autant de mariages que de ducs, de comtes et de barons. M. le comte Edmond de Lantivy, fils de M. de Lantivy capitaine de vaisseau, épouse mademoiselle Lucie de Colbert, fille du lieutenant-général de ce nom ; M. Passy, conseiller d'état et référendaire à la cour des comptes, s'unit à mademoiselle Florence Maricot ; M. Félix Hartmann, opulent manufacturier, reçoit la main de mademoiselle Samson Davilliers, fille du régent de la Banque de France. Mais le plus romantique de tous ces hyménées est celui du général de Lamoricière, lequel a été accompagné de circonstances assez curieuses.

Un soir, — il y a de cela fort peu de temps, — un respectable ecclésiastique, l'abbé L. . . . , témoignait, dans le salon de madame la comtesse de T. . . . , le désir qu'il aurait de faire parvenir à M. le général de Lamoricière une communication éminemment intéressante pour lui.

— De quoi s'agit-il ? demanda le général D. . . . , qui était présent à cette causerie intime : si vous croyez pouvoir me le dire, le général de Lamoricière le saura demain matin.

— Monsieur le comte, ma jeune et charmante pénitente, mademoiselle d'Aub. . . . , s'est fort éprise du commandant de la province d'Oran, sans l'avoir jamais vu ni en personne, ni en peinture. Elle appartient, vous le savez, à une famille haut placée dans la hiérarchie sociale et dans la considération publique. Sa fortune est parfaitement établie, son éducation est excellente, son caractère ne laisse rien à désirer ; et si M. le général de Lamoricière veut se marier, il ne saurait trouver un parti plus sortable que cette aimable personne.

Le lendemain matin, le général était informé de sa bonne fortune ; mais, avant d'écouter le moindre renseignement sur la situation de fortune de mademoiselle d'Aub. . . . , il voulut, en homme sensé, s'assurer que sa femme le suivrait en Afrique, sans jamais exprimer un mot de regret sur les mille plaisirs de Paris. Cela bien convenu, le mariage fut arrêté, un peu malgré les grands parents qui, dit-on, n'étaient pas démesurément flattés de s'allier à un haut fonctionnaire du gouvernement *usurpateur* de Juillet. Mais la fermeté de la jeune fille surmonta tous les obstacles, et mademoiselle d'Aub. . . . donna à un brave officier son cœur, sa main et sa dot, qui paraît être de deux cent mille francs dans le présent, de huit cent mille dans l'avenir, ensemble un petit million ! Le roi a complimenté en ces termes M. de Lamoricière : « Général, vous venez de remporter une belle victoire. »